le lecteur grappillera quelques données sur l'alimentation (p. 108), les récoltes, les sécheresses, les prix, les poids et mesures, les monnaies qui ont cours (p. 95 etc.).

Michel Tuchscherer, qui maîtrise parfaitement les sources arabes sur l'histoire du Yémen, a identifié les personnages de sa chronique avec ceux qui sont mentionnés dans les ouvrages déjà parus : recueils yéménites de biographies, chroniques yéménites, sulaymānides ou mecquoises, relation de Niebuhr, ouvrages de Philby, etc. C'était une tâche considérable. Les notes nourries guident le lecteur peu familier avec le Yémen. Il est dommage en revanche, dans un ouvrage de cette qualité, que les transcriptions de l'arabe présentent des incohérences (notamment dans l'emploi de l'article), des oublis de signes diacritiques ou même des fautes (par exemple Ḏamad pour Ḍamad p. 82). Certains ouvrages mentionnés en note, soit de façon développée, soit de manière abrégée, ne se trouvent pas dans la bibliographie générale, des p. IX-XII, ou bien le nom de l'auteur se présente sous une forme différente (Ibn Daḥlan, p. 1, mais Daḥlan, p. XI). Le voyageur Niebuhr n'est pas danois (p. 17), mais allemand, même s'il participe à une expédition danoise.

Ces petites imperfections n'enlèvent rien à la qualité d'ensemble de l'ouvrage, première étape pour l'élaboration d'une histoire du Yémen qāsimide (plutôt que « qāsimite », p. 13 etc., puisque les adjectifs en -ide se rapportent aux familles, lignages ou dynasties, tandis que ceux en -ite renvoient à des peuples, nations ou tribu) qui fait cruellement défaut. La chronique d'al-Bahkalī doit figurer dans toutes les bibliothèques et elle sera bientôt citée dans les manuels d'histoire du Yémen.

Christian ROBIN
(CNRS, Aix-en-Provence)

Gabriel MARTÍNEZ-GROS, *L'Idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du Califat de Cordoue (Xe-XIe siècles)*. Madrid, Bibliothèque de la Casa de Velázquez, 8, 1992. 363 p.

C'est un curieux livre que publie Gabriel Martínez-Gros avec cette édition quelque peu remaniée d'une thèse soutenue il y a déjà plusieurs années. Ayant exprimé alors des réserves sur certains aspects de ce texte, je ne voudrais pas être injuste envers un ouvrage à bien des égards séduisant, ne serait-ce que par la qualité de son écriture. Il me semble cependant honnête d'exprimer ma perplexité devant la conception de l'histoire qui s'y exprime. Il s'agit plus d'une relecture – fort ingénieuse et brillamment conduite – des textes que de l'effort de critique documentaire que l'on attend habituellement de l'historien. S'agit-il dès lors d'une « nouvelle histoire » échappant aux normes de l'histoire traditionnelle ? Au lecteur, sans doute, d'en juger.

Gabriel Martínez se propose de rendre au jour le « discours » et l'« imaginaire » des Omeyyades de Cordoue, tels qu'ils les conçurent eux-mêmes, ou qu'on les conçut sous leur direction, sans prétendre déterminer quels furent l'assise sociale et l'impact de cette « idéologie omeyyade », mais en se mettant à l'écoute des sources rédigées au Xe siècle, dans l'entourage des souverains, et en « leur laissant libre cours ». Pour ce faire, il les soumet à une recherche systématique du « sens caché » qui, à ses yeux, se dissimule derrière la banalité – ou au contraire l'éventuelle étrangeté – des faits qu'elles évoquent.

BCAI 11 (1994) G. Martínez-Gros: L'idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du Califat de Cordoue (Xe-XIe siècles), recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Comme le Prophète mettant au défi ses détracteurs de produire une révélation comparable à celle qu'il apportait, l'auteur oppose à ses éventuels contradicteurs la cohérence globale de sa démonstration. On peut, dit-il, « forcer le sens d'une phrase, d'un paragraphe... Il est presque impossible en revanche d'imposer à une œuvre entière, page après page, une conception qu'elle ne manifesterait pas » (p. 23). Seule une analyse d'ensemble de la « littérature califale » peut en dégager les lignes de force, et c'est à cet exercice qu'il se livre en s'appuyant sur une dizaine de textes contemporains du califat et des royaumes de taifas. Pourquoi donc ces écrivains du califat se seraient-ils ingéniés à dissimuler l'affirmation de cette légitimité qu'ils avaient pour fonction d'exalter ? C'est, dit G. M., parce qu'ils s'adressent au monde musulman tout entier, parcouru à cette époque d'influences chiites ismaéliennes où « le manifeste (*ẓāhir*) et le latent (*bāṭin*) se partagent toute réalité aux yeux des intellectuels ».

Je ne nierai pas qu'à plusieurs reprises, la force de conviction d'un style enlevé aidant, le lecteur puisse être ébranlé par telle ou telle interprétation. En particulier à la relecture de passages quelque peu énigmatiques, qui avaient intrigué des auteurs antérieurs, et que Gabriel Martínez incorpore à sa démonstration. Ainsi, l'énigmatique figure des trois premiers juges de Cordoue, évidemment mythiques, dont Ribera s'efforçait déjà d'expliquer l'apparition au début des *Cadis de Cordoue* d'al-Ḫušanī (p. 33-41), ou les curieuses anecdotes qui terminent la chronique d'Ibn al-Qūtiya (p. 109-112). Je ne saurais dire si les interprétations fournies pour expliquer ces passages sont exactes – mais qui pourrait le dire ? En tout cas elles sont ingénieuses et suscitent l'admiration sinon la conviction.

Dans l'ensemble, cependant, la démonstration à laquelle se livre l'auteur me paraît d'une extrême fragilité. Il ne serait sans doute pas sans portée de prouver l'imprégnation par un ésotérisme, peut-être influencé par la pensée chiite, de la « littérature califale » andalouse des X^e^-XI^e^ siècles. Mais est-il vraisemblable de soutenir une telle thèse ? On sait la méfiance à laquelle se heurtaient les innovations idéologiques ou religieuses dans l'Andalus du X^e^ siècle. Même sans prendre absolument à la lettre les indications que les sources fournissent à ce sujet, on voit mal ce qui pourrait, dans ce que nous savons de la culture andalouse sous les Omeyyades, justifier le renversement de perspective auquel nous invite Gabriel Martínez.

Il me semble qu'il tombe trop souvent, pour interpréter les textes qu'il utilise, dans une sophistication aussi ingénieuse qu'« inutile ». Je reconnais que l'« inutilité » dont je la taxe n'est pas la preuve de sa fausseté ou de son a-historicité. Sur ce point, il dit se situer dans une perspective proche de celle d'André Miquel qui se refuse « à couper (des œuvres) une réalité objective, celle de l'histoire », et affirme vouloir « prendre ces textes comme un tout, en les considérant comme témoins non pas tellement d'une réalité que d'une représentation de cette réalité, en visant en un mot non pas le monde recréé par notre recherche, à mille ans de distance, mais le monde senti, perçu, imaginé peut-être par les consciences d'alors » (cité p. 327).

Mais André Miquel, du moins, ne nie pas l'existence de cette « réalité historique » dont les œuvres prétendent rendre compte, même si elles l'interprètent à leur façon ou s'en éloignent, alors qu'avec G. M. on n'est pas loin de la tentation d'une telle négation, en tout cas de l'idée que ces sources ne nous apportent rien d'autre qu'elles-mêmes, qu'au-delà d'elles il n'y a guère qu'un inconnaissable que les historiens « classiques » s'évertuent en vain à reconstituer. On se trouve alors, comme l'auteur en convient lui-même (p. 326), dans une « relecture » qui s'enferme en

BCAI 11 (1994) G. Martínez-Gros: L'idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du Califat de Cordoue (Xe-XIe siècles), recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

quelque sorte sur elle-même, constitue un système clos sans déboucher vraiment sur ce que la plupart des historiens appellent « l'histoire ».

En m'inquiétant de telles positions, il ne me semble pas défendre un « positivisme historique » dépassé, mais simplement faire appel au bon sens, qui m'a semblé à plusieurs reprises faire défaut aux démonstrations qui nous sont proposées. Il faudrait les suivre pas à pas pour en montrer la fragilité.

Un « cas limite », mais révélateur de la démarche de l'auteur, est celui de la *Chronique anonyme* de ʿAbd al-Raḥmān III. Dans ce texte, apparemment tout à fait banal, figure un long récit de la prise et du sac d'Evora par le roi Ordoño II de Galice en 913 ou 914. Pour G. M., la description minutieuse que fait l'auteur anonyme des détails de la prise et du sac de la ville témoigne d'une intention symbolique dont il cherche la confirmation dans un certain nombre de coïncidences entre ce récit et celui – qu'il a déjà interprété symboliquement – que font les *Aḫbār maǧmūʿa* de la prise de Cordoue par les musulmans lors de la conquête de 711. À Evora, le roi de Galice, « fils d'Alphonse », attaque une ville qui obéit à un rebelle, petit-fils d'Ibn Marwān al-Ǧilliqī ; il a donc pour lui « la procession naturelle et légitime des générations ». C'est elle qui met les chrétiens « en mesure d'escalader par une pente régulière les défenses de la cité » (les ordures accumulées à l'extérieur du mur). Les musulmans au contraire, « privés de la protection de leurs pères, sont écrasés contre la muraille hostile » contre laquelle les cadavres s'amoncellent aussi jusqu'au sommet. Ces deux amoncellements, « hauts comme deux tailles d'hommes, comme *deux générations* l'une sur l'autre, se rejoignent autant qu'ils s'opposent pour abolir l'obstacle de la muraille, pour unir, par-dessus les pères, grands-pères et petits-fils... ».

La prise d'Evora clôt ainsi le temps de la *fitna* qui va prendre fin avec le nouveau règne. « Ces vieux soulèvements... sont comme ce pont de cadavres et d'ordures qui franchit le mur d'Evora... Dans Evora déserte, l'obstacle est aplani, le silence rompu par l'appel aux ancêtres, ʿAbd Allāh, ʿAbd al-Raḥmān, Marwān, ceux dont les noms jalonnent le cours brisé de la dynastie. Conquête, "reconquête" d'al-Andalus, saut des générations et résurgence du califat apparaissent comme autant de thèmes liés, et qui vont nous servir de guides à travers cette chronique dont le sac d'Evora me semble donner la clé. »

Peut-être les auteurs arabes qui ont fait le récit de ce dramatique événement ont-ils voulu faire ressortir par contraste les succès ultérieurs du règne de ʿAbd al-Rahmān III, mais de là à suivre G. M. dans la forêt de symboles, de coïncidences et de correspondances où il veut nous entraîner, et à voir dans ce passage, qui n'ouvre d'ailleurs pas la chronique, la « clé » d'une interprétation symbolique de celle-ci, il y a une distance que, pour ma part, je me refuse à franchir.

Si l'on entre dans le détail de l'argumentation, on rencontre sans cesse des affirmations qui ne correspondent que très approximativement aux faits évoqués, deux au moins en quelques lignes, par exemple, p. 117 :

1. Les données numériques concernant les attaquants et les défenseurs d'Evora seraient les mêmes que celles fournies par les *Aḫbār maǧmūʿa* pour Cordoue, prise par les musulmans lors de la conquête : « 700 hommes du côté des musulmans, 300 ou 30 000 pour les chrétiens ». Or, même en laissant de côté la curieuse arithmétique qui établit une identité entre 300 et 30 000, une vérification des textes fait apparaître qu'à Cordoue il y a en réalité, du côté chrétien, outre les gens de peu qui n'ont pu s'enfuir à Tolède, 400 ou 500 guerriers, et 700 cavaliers musulmans de l'autre.

BCAI 11 (1994) G. Martínez-Gros: L'idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du Califat de Cordoue (Xe-XIe siècles), recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

À Evora une armée de 30 000 chrétiens attaque une ville où 700 défenseurs musulmans sont tués, et 4 000 femmes et enfants emmenés prisonniers, alors qu'une dizaine de notables ont pu échapper à la mort en s'enfuyant de la ville à la faveur de la nuit.

2. « Comme le roi chrétien de Cordoue, réfugié dans une église, le gouverneur musulman d'Evora, ʿAbd al-Malik b. Marwān trouve la mort dans son oratoire. » En fait, selon les *Aḫbār maǧmūʿa* et le *Bayān*, le « roi » ou gouverneur wisigoth de Cordoue ne fut pas tué, mais capturé après avoir essayé de s'enfuir, et emmené à Damas (les *Aḫbār* précisent même qu'il fut le seul « roi » chrétien capturé ainsi, les autres s'étant soit rendus par capitulation, soit enfuis en Galice).

Ainsi, dans le passage que j'ai retenu parce qu'il m'a paru particulièrement contestable, l'examen attentif des faits qui sont censés étayer la démonstration amène à douter à chaque instant non seulement de la validité des rapprochements et coïncidences que l'auteur veut faire apparaître, mais encore de la rigueur de sa lecture des textes et des interrogations auxquelles il les a soumis. Tenter de suivre ses démonstrations labyrinthiques, où des « coups de pouce » forcent trop souvent le sens des textes et la réalité des faits, me paraît un exercice assez vain dont l'historien n'a pas grand-chose à attendre.

Tous les passages du livre ne suscitent sans doute pas des réflexions aussi critiques. Je me sens peu capable de juger de la validité des démonstrations compliquées qui veulent éclairer, en en étudiant la composition, le sens des ouvrages d'Ibn Ḥazm, encore que la conclusion de ces chapitres, qui met au cœur de la réflexion du grand Cordouan l'angoisse du naufrage, sinon de l'islam, du moins de l'*umma* andalouse, ne manque pas de force. Du point de vue de l'histoire proprement dite, plus éclairants m'ont paru, par exemple, le commentaire des *Annales* de ʿĪsā al-Rāzī, et l'évocation de ce « califat immobile », qui doit plus ses succès à la ténacité, à l'organisation, au nombre et à l'argent qu'aux victoires de ses généraux (p. 145-148), ou l'analyse des contradictions qui le minent : s'affirmant « arabe », il « ne pouvait que heurter avec une monarchie reléguée dans les alcôves d'un palais dominé par les Esclavons et servi par les Berbères » (p. 158). Sur le fond, Gabriel Martínez n'a pas tort, à mon sens, de mettre l'idéologie au centre de son interrogation sur le califat et sur son échec, ni de prolonger, sur l'« identité andalouse », la réflexion pénétrante qu'il a par ailleurs développée dans d'autres travaux (voir ses pages 232-233).

Il nous incite à réexaminer le problème de la signification des sources, et celui de leur rapport à la « réalité historique ». En cela, il nous met peut-être en garde salutairement contre une prétention naïve à découvrir trop facilement une objectivité « historienne » à travers des textes peut-être biaisés par les intentions mêmes qui ont présidé à leur élaboration. Mais un tel avertissement ne perd-il pas beaucoup de son éventuelle validité en s'égarant lui-même dans la subjectivité d'une recherche à tout prix, dans les mêmes textes, d'un « sens caché » qui aurait jusqu'ici échappé à tous les lecteurs de cette littérature califale ?

Pierre GUICHARD
(Université de Lyon II)

BCAI 11 (1994) G. Martínez-Gros: L'idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du Califat de Cordoue (Xe-XIe siècles), recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Emilio CABRERA (coordinateur), *Abdarrahman III y su época*. Colección Viana 3, Caja Provincial de Ahorros de Córdoba, Cordoue, 1991. 262 p.

Pour commémorer le XIe centenaire de la naissance de ʿAbd al-Raḥmān III, la Caja de Ahorros de la province de Cordoue, mue par un patriotisme légitime, a confié le soin de diriger la réalisation d'un livre, destiné à un large public, sur le calife et son époque, au professeur Emilio Cabrera Muñoz, *catédratico* d'histoire médiévale de l'université de la ville. Lui-même et ses quinze collaborateurs ont voulu donner dans les dix-neuf chapitres de cet ouvrage, d'une présentation soignée, un panorama aussi complet que possible de l'état de l'Espagne musulmane au Xe siècle. Dans ce but, il a été fait appel aux enseignants de Cordoue, mais aussi à des spécialistes d'autres universités et institutions de recherche espagnoles et au professeur Maḥmūd ʿAlī Makkī de l'université du Caire.

La première préoccupation de ʿAbd al-Raḥmān III, la pacification intérieure, a été traitée par E. Cabrera. Avec J.L. del Pino García, il a également montré la puissance du califat qui s'est illustrée dans une politique extérieure très active. L'organisation de l'État est vue par A. Galán Sánchez, les personnages importants de la cour, le calife et son entourage familial, respectivement par R. Pinilla et M. Cabrera Sánchez. On doit à R. Peinado Santaella le chapitre sur la société, à R. Córdoba de la Llave celui sur les activités économiques , et à M.J. Viguera celui sur les lettres et les arts. C'est Maḥmūd ʿAlī Makkī qui a traité de la culture religieuse et A. Arjona Castro, bien connu pour ses travaux sur ce sujet, la médecine. On trouve ensuite six chapitres consacrés aux grandes subdivisions administratives de la monarchie umayyade : la Marche Supérieure par J.L. Corral Lafuente, le Šarq al-Andalus par P. López Elum, les Baléares, dont le rôle stratégique est important, par P. Cateura Bennásser, la Marche Moyenne par R. Izquierdo Benito, la *kura* de Merida par J.L. del Pino et l'Andalousie, dans son sens actuel, par E. Cabrera et R. Córdoba. La capitale, Cordoue, et la résidence califale de Madīnat al-Zahrāʾ sont traitées respectivement par J.M. Escobar Camacho et par A. Vallejo Triano, directeur du site archéologique prestigieux sur lequel les travaux se poursuivent. Un chapitre, trop bref, est consacré à la culture matérielle par S. Fernández López. Une bibliographie, dont la plupart des titres sont récents, clôt cet ouvrage de bonne vulgarisation.

Son intérêt est de mettre à la disposition d'un large public cultivé et curieux des connaissances qui ne lui seraient guère accessibles parce que dispersées dans différentes publications dont certaines peuvent paraître confidentielles. C'est aussi d'apporter, à travers une mise à jour fondée sur des acquisitions nouvelles de la recherche, un nouveau regard sur une période essentielle de l'histoire de la Péninsule et qui a été l'objet de débats souvent passionnés et quelque peu biaisés par des critères non scientifiques. Dans ce sens il s'agit d'une œuvre salutaire. Son attrait, ce qui n'est pas à négliger même pour des lecteurs au fait des questions qui sont abordées, réside dans une illustration photographique en couleur, très abondante et de qualité, qui apporte beaucoup au texte : des paysages, des monuments, des objets bien choisis permettent de concrétiser de nombreux aspects de la civilisation de l'Espagne musulmane en ce règne dont le souvenir s'est à juste titre conservé. Il s'agit en somme d'un travail sérieux quant au fond, agréable à compulser : un type d'ouvrage qu'on aimerait voir se multiplier et pas seulement Outre-Pyrénées mais en France, où le marché est encombré par trop de livres dont le sérieux et la solidité ne sont pas les caractéristiques dominantes.

Bernard ROSENBERGER
(Université Paris VIII)

BCAI 11 (1994) G. Martínez-Gros: L'idéologie omeyyade. La construction de la légitimité du Califat de Cordoue (Xe-XIe siècles), recensé par P. Guichard
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net